

PRIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

# *Les Ronces de Fer*

*Petits Mémoires  
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les  
LA RENAISSANCE OCCIDENTALE  
22, rue Cassini — PARIS 6<sup>e</sup>.

prise de Casablanca ou la fusillade de la « noria » pour crier d'une voix rugueuse et brève qui tombait du perchoir en coup de fouet :

--- « Un peu plus de fumée, s'il vous plaît ! »

C'est, qu'à l'heure des apprêts culinaires, nous suffoquions réellement au second étage de ces lits-caravan-sérails.

Voyant mon appréhension d'être expédié une fois de plus en quelque détachement de travail, Lemoine me conseilla d'imiter Gribouille et de me jeter à l'eau pour éviter la pluie. Il s'aperçut brusquement qu'il avait besoin d'un aide pour les entreprises Wolff où il exerçait depuis plusieurs mois les fonctions de jardinier en chef. Il me fit agréer. J'étais tabou, et le jardin Wolff était à deux pas du camp où nous rentrions chaque soir.

Nous étions nourris. C'est-à-dire, que le matin, nous déjeunions, dans une serre froide, de pain gris noyé dans une décoction de seigle rôti, que le soir, une maritorne nous apportait nos gamelles pleines de choucroute ou de pommes à la graisse, mais qu'à midi nous avions accès à la table familiale où nous partageons le menu austère du ménage Wolff.

Et c'est autour de cette table que se noue cette histoire, ainsi qu'une guirlande de roses naturelles et qui pourtant ne se faneront point mais conserveront leur éclat, leur parfum et aussi leurs épines pour la joie de mon cœur et l'agrément de ma mémoire.

Les Wolff étaient trois : l'épouse, le mari et sa mère.

L'épouse, la Gretchen classique, mûre, épaissie et terne, l'étope des cheveux ramenée sur deux yeux de porcelaine pâle, une physionomie toute en peau qu'on était surpris de voir remuer à de rares instants. Le mari, un gros père en baudruche affectant cet air endormi auquel il est imprudent de se fier et que démentait d'ailleurs le coup d'œil brusque et aigu jeté à l'improviste comme un direct du gauche. Reste la mère. C'était le cerveau, le cœur et le bras. Rien ne se faisait que par elle et pour elle. Jamais, de mémoire de bru, telle horreur de belle-mère ne régenta une maison.

Les dizaines d'avaries quotidiennes qu'elle faisait subir à sa fille légale ne tiendraient pas en dix pages d'in-folio si l'on prenait soin d'y colliger les embellissements et les fioritures dont elle les entourait. Les vexations en présence d'invités ou de domestiques, les démentis, les rires amers, les regards blessants comme des égratignures, les réflexions empoisonnées au curare et au miel, et qui tombent doucement en flocons de neige, à propos de toilette, de coiffure ou d'ordonnance de maison; les propos malveillants bourdonnés à mi-voix, semés d'allusions blessantes ou de calomies aigres, tandis que le plumeau voltige, réprobateur, sur des boiseries parfaitement nettes; la disparition brutale, la porte claquée comme une basane, la réapparition plus rapide, l'huis brusquement ouvert et la face soupçonneuse dardée en point d'interrogation, si bien qu'on croit voir la tête du serpent de mer, voilà une faible partie du régime que

dégustait la misérable frau Wolff. Rien ne lui était épargné de ce qui peut ulcérer une femme. La vieille atteignait réellement à une supériorité raffinée et, transportée sur une scène, elle eût fait la fortune d'un théâtre gai.

A notre égard, elle affectait une attitude maternelle.

Mais c'était une mère qui eût volontiers consenti à dévorer ses enfants pour leur épargner le malheur de retourner vivre aux fâcheux pays dont ils étaient issus. Elle y avait d'ailleurs vécu, le modeste espace de dix-huit ans, en qualité de gouvernante dans la famille Dietrich. C'est pourquoi elle nous exérait bien davantage, nous détestait de toute la puissance de son esprit tourné à la vinaigrette et de son cœur trempé de fiel.

Elle déployait une prodigieuse astuce à tenter de nous démoraliser, traduisant les journaux devant nous à haute voix, en prenant garde d'éviter de lire tout ce qui pouvait nous être favorable, nous procurant chaque matin les organes défaitistes suisse-allemands, invitant à déjeuner quelque sous-pangermaniste du pays qui nous fusillait d'une conférence semée de lamentations hypocrites, faisant appel à ses souvenirs, à ses lectures pour tenter d'établir définitivement l'infériorité française tout en protestant que son faible était une admiration secrète pour la France, se documentant la veille pour nous réciter le lendemain une énumération de statistique comparée, un relevé des contradictions de nos hommes politiques, l'esprit d'un rapport ou la lettre d'un dis-

cours, le tout servi à l'allemande. Elle se mettait en quatre pour nous rendre la vie impossible.

Ah ! la sainte et digne femme !

Au début, le père Lemoine, vert de colère, s'était précipité à langue perdue dans les discussions, les rectifications, les dénégations et les injures. Peine inutile. La vieille gueuse restait sereine, jubilait du succès de ses manœuvres, satisfaite de l'effet produit et ravie d'assister à l'épilogue qu'elle cherchait : le trouble passager de nos âmes et l'ébranlement fugitif de notre confiance.

En raison de quoi, nous décidâmes de ne lui plus répondre et de garder, durant le repas, un silence obstiné. A midi, nous entrions dans la salle à manger, saluions froidement et, de la plongée des cuillers dans le potage, au repos des couteaux sur l'assiette, nous laissions tomber sur une indifférence glacée les remarques douceâtres, les pointes ironiques et les lectures tendancieuses.

Enragée de l'insuccès de ses tentatives, l'honnête créature retourna alors à son vomissement, j'entends à sa victime ordinaire, à sa bru qui avait joui d'un léger répit grâce à nous et n'en souffrit que mieux les impétueuses récidives.

Or, un beau midi, la malheureuse se rebiffa. De quoi s'agissait-il ? Il ne me souvient plus de la question qu'avait entamée la vocifératrice avec son mordant habituel. Malversations dans l'entretien du ménage ? Conversation coupable surprise par sa vigilance ? Je ne sais. Toujours est-il que frau Wolff éleva en quelques

mots rapides une protestation véhémement, son visage terne brusquement éclairé de la flamme des consciences pures.

Ce ne fut pas long. De sa dextre en fer de bêche, herr Wolff lui allongea deux formidables gifles qui la couchèrent dans le plat de pommes de terre avec la grâce d'un épi mûr dont on tranche la tige frêle.

Hé oui ! hé oui ! je sais, et qu'auriez-vous fait ?

Nous nous étions levés. Eh ! bien, nous nous sommes rassis.

La mère Wolff n'avait pas sourcillé; seul, un reflet de satisfaction nageait dans sa vieille prunelle d'eau saumâtre. Wolff s'était remis à mâcher bruyamment et paisiblement, et sa femme, sans quitter la table un instant, mangeait, pleurnichait et reniflait en sourdine. L'harmonie charmante, un instant troublée, régnait à nouveau en cet intérieur modèle. Lemoine et moi, nous nous regardions avec ahurissement.

Sur les verrues en arçons de son nez charnu, la mère Wolff assura des bésicles et déplia la feuille du jour.

--- « Ha ! ha ! ha ! »

Elle eut un ricanement saccadé comme les déclics successifs d'une faucheuse-lieuse.

--- « Voyez ce qu'ils font une fois de plus en France de nos prisonniers ! Récit d'un évadé... c'est du joli, oui, c'est du propre. Mauvais traitements, nourriture insuffisante, travail forcé. Et ça s'appelle la noble France !

Ha ! ha ! ha ! la noble France... noble pays ! noble pays ! ha ! ha ! »

L'embrayage fatigué de la voix molle renâclait, mais le ricanement sinistre continuait à moudre un silence lourd de plusieurs épaisseurs de sentiments.

Le père Lemoine leva lentement la tête. Il y avait un sourire sur son muse de vieux lion. Un pouce sévère tourné vers les joues cramoisies de la victime, il articula posément :

--- « En tout cas, c'est un mot que l'on n'emploiera jamais en parlant du vôtre, chère madame ».

Et nous reprîmes des harengs aux confitures car (je ne vous souhaite pas d'y aller sentir) l'odeur du fumier donne beaucoup d'appétit.

## Fabrique de sucre

Le décor, nous le voyions jadis : la nuit n'était pas encore tombée quand nous nous mettions au travail. C'était une forêt de cheminées d'usines poussée dans la banlieue pelée d'une cité ouvrière, parmi des cubes de briques sales, des jardins dépouillés et des routes boueuses. Des tourbillons opaques, sulfureux ou blanchâtres s'échappaient de l'orifice noirci des cheminées, montaient jusqu'au plafond enfumé d'un ciel grisonnant pour s'y allonger en nuées lourdes.

Maintenant, nous ne voyons plus cela. L'équipe de nuit travaille de six heures du soir à six heures du matin et il est trop tard lorsque nous entrons à l'usine, dans la

cour écrasée par les murs immenses, vrai préau de prison. Seuls, les globes électriques blafards lancent sur l'obscurité des pinceaux de lumière tremblante et, rarement, la lune envoie le regard rouge de son œil sanglant sur les silhouettes gigantesques et minuscules dessinées dans la nuit.

Novembre, c'est déjà l'hiver en Prusse. Il pleut, il neige et il vente. Mais nous avons un travail de demoiselle : le chargement et le transport du charbon. A cent pas des bâtiments ronflants et trépidants se profile, ombre sur ombre, une montagne de houille. A sa base est notre champ d'opérations.

Zigzagants, brillants sous la lumière artificielle, des rails de Decauville rampent de l'usine au tas. Nous y poussons des wagonnets vides qui roulent avec la plainte irritante des moyeux desséchés jusqu'à la base de l'énorme édifice. Ensuite, d'une pelle vigoureuse, nous extrayons des flancs noirs les chargements nécessaires. Et, c'est le même chemin, en sens inverse, vers la gueule empoussiérée des soupiraux obliques qui happent et jettent la pâture aux fourneaux incandescents.

Deux, trois, cinq, dix wagonnets. Les pieds pataugent dans les flaques sournoises nées au creux du ballast défoncé; les mains gourdes sous les gants de fortune, chaussettes couvertes de toile à matelas, se suspendent sur la bordure glacée du wagonnet. La capote trempée pèse comme un carcan.

Une à une s'éteignent les fenêtres rouges des maisons

voisines. Plus rien ne vit que les feux lointains ou proches des usines qui flambent dans l'ombre par leurs bouches pourpres et les fumées qui vacillent dans le vent crispé.

Treize, seize, dix-huit. Il pleut ou il neige. Lentement, l'eau s'insinue par les coutures lâches des bottines, pénètre et gèle les pieds transis. On rabat sur l'ourlet des oreilles la chaleur du calot. Des gouttes froides glissent sur la nuque, avec régularité. L'appel d'un train de nuit, rauque et pressé, scande les sifflements et les râles des machines essoufflées. En battant la semelle, la sentinelle s'écarte et disparaît au coin d'une masse de maçonnerie.

Halte au jeu ! Engourdis, les mains nouées sur le manche des pelles, le dos rond, nous goûtons âprement un repos équivoque. Des Russes se couchent à même le tas de charbons pour y trouver les restes d'une chaleur antérieure.

Immobiles, les yeux grands ouverts perçant l'obscurité, les oreilles tendues guettant le bruit alarmant, nous épions le silence en grattant de temps en temps le sol du tranchant de la pelle pour donner à l'observateur éloigné et probable l'illusion d'une activité.

Un pas étouffé écrase là-bas des poussières de charbon. Dans un silence admirable et avec des gestes de félins, les Russes se lèvent, reprennent l'outil et l'effervescence du chantier surprend le contremaître désempoigné.

Car il vient ici dans le seul espoir de nous prendre en faute, de distribuer quelques heures de travail supplémentaire en réclamant pour nous une juste punition.

--- « Dis donc ! »

Il prononce « dis donngg », et ce sont les seuls mots français qu'il connaisse, les employant d'ailleurs à tort et à travers avec une visible satisfaction, qu'il s'adresse à un seul ou à plusieurs. Et il poursuit en allemand une allocution en plusieurs points dans laquelle il est question de porcs, de chiens et de quelques autres animaux nobles. Puis, ayant rempli sa mission, il s'évanouit dans la nuit, traître d'une comédie sans esprit.

La sentinelle revient, sa baïonnette étincelle sous les fanaux. Vingt, vingt-cinq wagonnets. Il pleut toujours. Les yeux se ferment à demi, le corps est las. La cigarette allumée sous les plis de la capote ruisselante provoque des nausées. On la jette avec dégoût. Au ciel, un mal blanc crève. C'est l'aube.

De six heures du soir à six heures du matin. Un avant-goût de l'enfer.

J'oubliais. Il y a des anges, oh ! des anges du pays, des anges locaux. Tous les soirs, à neuf heures, les filles du directeur nous viennent rendre visite. Bottées, chaudement emmitouflées, bardées de fourrures, elles avancent prudemment, s'arrêtent et nous observent avec une curiosité intéressée. Elles dormiront mieux d'avoir vu ça. Car, ne croyez pas que les guide un soupçon de compassion ou de pitié : elles surveillent le rendement du muscle.

En Allemagne, les femmes elles-mêmes ont des âmes de contremaître.

Pourtant, petit à petit, nous avons fait connaissance, nous avons échangé quelques mots en rapport avec la température. Mais elles s'enhardissent, elles trouvent piquant de faire la causette avec des prisonniers et dans ces conditions particulières. Au fond, elles doivent s'estimer hardies et peu dégoûtées. Hier, nous avons parlé musique, littérature. La poussière de charbon voltigeait, mêlée aux flocons d'une neige indolente. Leurs imperméables luisaient dans la nuit. Charmante soirée.

Pour finir, il a été question des plaisirs de la table, ce qui, pour elles comme pour nous, est un sujet de brûlante actualité.

--- « Mais enfin, demande quelqu'un, qu'est-ce que les femmes boivent de préférence en Allemagne ? Du café ou du thé ? »

Elles ont un haussement d'épaules dédaigneux sous le boa de fouine et d'une voix qui témoigne sa pitié pour notre incommensurable bêtise, elles répondent avec un ensemble parfait :

--- « Och ! Bier ! » (*oh ! de la bière*).

Vivre.

--- « Bitte ! Schwester... »

Le docteur tend à la jeune fille le cahier des malades.

Cet hôpital dans lequel, amenés du kommando, nous « passons la visite » est installé dans les bâtiments

d'un hôtel. Aux murs subsistent, ironiques, des tarifs de chambres et des menus. Un jardinet aux herbes blanchies par la gelée pose une tache claire entre les murailles bordées d'ombre. Du soleil sourit sur les pavés bleus de la rue où passent des citadins. Qu'ils semblent loin de nous ces hommes, gens d'un autre monde, restés dans le naturel et la norme et qui vont à leurs affaires, paisiblement !

Nous sommes là cinq ou six, venus de la sucrerie, éclopés ou malades, attendant entre les parois blanches de l'étroit cabinet la décision redoutable du médecin. La « schwester », une grande fille blonde et pâle à l'œil couleur d'outremer, infirmière d'occasion, élégante sous la blouse blanche à dentelles discrètes, bat le parquet de la pointe d'un soulier verni. Elle s'impatiente et nous détaille du coin de l'œil avec un dégoût réservé. Le docteur, assis en face de la fenêtre, à une table chargée de papiers, compulse des feuillets, attentivement. Il se tourne vers le jeune fille et à mi-voix :

--- Pour lequel d'entre eux y a-t-il une demande pour la Suisse ?

Du cahier de toile noire, l'infirmière me désigne avec une moue distraite.

--- Il passera le dernier celui-là.

Son regard pèse, scrute. C'est un vieil homme à cheveux blancs. J'ai cru voir une lueur de pitié sous sa paupière lourde. Est-il possible et puis-je enfin effleurer l'espoir ?

Secondes immenses pendant lesquelles une angoisse indicible s'épanouit et bat comme une fièvre. Ce sont encore les affres d'une évasion, le grelottement d'anxiété qui fait frémir le corps, contracte les traits, voile les yeux et agite les mains tannées au bord des jambes tremblantes.

Non, non ce n'est pas concevable, c'est une fois de plus la torture de l'espérance dont nous sommes les perpétuelles dupes. Pourquoi s'abandonner ainsi, bêtement, aux illusions confiantes, à la ténacité d'un espoir improbable ? Avoir payé si souvent le mauvais escompte des lettres de change tirées sur un futur embrouillé et s'abuser encore ! Nous sommes incurables.

Des gestes dans le silence. Par delà le jardin calme où les chemins de gravier dessinent leur courbe abrégée, des enfants passent dans la rue et vont à l'école leur buvard sous le bras. Une persienne claque sur la façade de la maison voisine et un tapis est secoué avec vigueur. On voit miroiter la poussière dans le soleil. La grille du jardinet s'ouvre avec un miaulement et un officier à casquette plate s'avance lentement.

Une dernière fois, la tête chenu se pose sur ma poitrine. Ah ! jamais caresse de femme ne vaudra celle-là ! Les mots tombent qui tranchent mon destin.

La schwester me regarde, mais je ne la vois plus. Je ne vois sur la table encombrée que la main ridée qui s'empresse et trace les lignes définitives qui métamor-

phosent mes jours. Et une grande faiblesse me prend, une faiblesse d'enfant ou de vieux.

Deux inclinaisons de tête. Je prends congé pour toujours.

En passant le seuil, je ferme les yeux pour mieux emporter la vision du coin banal et merveilleux où songe le vieillard au regard apitoyé, l'image précise et magnifique qui ne se troublera qu'avec ma dernière pensée, de ce cabinet où j'ai attendu de vivre.

### Prière

Je t'espère et je t'attends, ô toi que je ne connais pas et que j'aimerai alors ! Je ne t'imagine pas encore. Pourquoi te créer avec les forces de ma convoitise, te vêtir des nuances de mon rêve ? Je ne me soucie ni de ta taille, ni de tes traits, ni de la couleur de tes cheveux. Car je sais que tu seras belle. Nous avons pataugé dans la laideur, la misère et le vice, nous aurons soif de beauté ! Et nous l'irons prendre avec une âme neuve et un désir tout frais. Elle sera là, vivante et forte, sous nos yeux éblouis.

De notre cœur sourdront des mots timides et clairs, des mots éloquents et graves que tu recueilleras en souriant doucement. Car tu seras la Femme. Vêtue aux modes d'à présent, tu nous surprendras et nous te verrons avec une curiosité tendre sous cette forme que nous ne connaissons pas. Mais parce que tu es toujours la même

depuis des siècles que tes lèvres nous donnent la vie, notre étonnement sera bref et notre baiser s'attardera. Et nous repartirons dans la vie, sur un regard de tes yeux avec une ferveur affermie et un zèle plus confiant.

Il faudra que tu sois douce : il y a eu trop de cris et trop de bruit autour de nous ; nous avons besoin de silence et de calme. Depuis des années, nous guettons un frôlement de robe à notre oreille pour n'entendre que le son des fusils qu'on arme. Il faudra que tu sois tendre parce que nous avons haï et que nous haïssons encore. Tu apaiseras ce sentiment violent, le réduiras à un mépris hostile et clairvoyant qui suffira. Nous serons sombres ; nous avons tendu notre âme dans la rigidité de pensées lourdes et froides ; seule, la chaleur de l'amour peut les réchauffer pour qu'elles se déploient encore, rapides, lumineuses et brillantes, éclairs de soleil sur une buée qui s'enfuit.

Et tu seras bonne, car nous avons oublié la bonté, l'indulgence et aussi la pitié ; nous n'avons pas besoin d'elles. On n'en faisait pas usage là où nous étions et, malgré soi, on prend l'habitude du pays. Il sera nécessaire aussi que tu saches rire. Nous avons été tristes si longtemps que nous sommes devenus moroses et grognons. Les ridicules eux-mêmes ne nous égayaient plus : on en voyait trop là-bas, et si nous riions notre rire se mêlait d'amertume. Qu'il me sera doux, ô femme, de retrouver sur ta bouche le rire net, franc et caustique, le rire sardonique et humain, notre rire !

Enfin, je celais le plus difficile, il faudra que tu saches aimer. Peu de femmes y réussissent. Elles sont trop personnelles. Elles nous aiment pour elles-mêmes. Si tu savais quel besoin nous avons d'être aimés, tu aurais compassion, tu te laisserais attendrir. Mais ton triomphe est trop certain, tu te lasses d'apprécier des victoires complètes et trop faciles. Et tu sembles nous dire : « Puisque je suis la Reine, pourquoi condescendrais-je ? »

Fais un effort. Nous ne t'en louerons pas tout haut, nous n'aurons pas l'air de l'avoir remarqué et ne crierons pas notre avantage. On se garde de se targuer de succès passagers. Mais le caprice éphémère qui t'aura mieux rapprochée de nous sera béni et il nous fera un souvenir.

Et puis, amie future, tu me parleras français. Tu ne sais pas ce que cela signifie. C'est à peine si tu t'en doutes. Des mois et des mois, nous avons traîné dans la boue notre vie végétative, plantes humaines desséchées et malingres assourdies par les abois d'un patois german, rauque et rude. Et voilà que sur tes lèvres chantera la voix du pays, l'accent qui berça notre enfance, la langue musicale, limpide et douce, si charmante dans une bouche de femme. Ah ! la douceur d'entendre à son oreille les paroles attendues tandis que, dans les yeux aimés, un ciel léger, délicat et nuancé se reflète infiniment !

Petits mots ridicules et qui rendez si mal ma pensée trébuchante de joie, n'achevez pas ces rondes inutiles.

Laissez venir celle que j'aimerai alors. Ne vous montrez pas à elle. Vous l'effrayeriez. Elle aura tant de choses à me pardonner déjà ! Je viendrai d'Allemagne. Je serai fruste, gauche et maladroit. J'ai oublié les gestes et les phases de l'amour.

Bah ! ça me reviendra vite, et dès que je l'aurai trompée une fois...

---

## Merci à la Suisse

---

Les très belles femmes sont des merveilles naturelles devant lesquelles on s'arrête la bouche close et l'œil ému. L'hommage qu'on leur rend est muet car elles ne s'accommoderaient point d'un compliment banal et aux paroles laudatives elles préfèrent l'éloquence secrète d'un regard ravi. Troublés et conquis, nous les remercions d'être belles et de nous donner leur beauté. La Beauté ! ce don magnifique de l'idéal au terre-à-terre, tout ce qui reste aux enfants devenus vieux qui ont passé l'âge des jouets, tout ce qui nous a été ouvert dans le Temps, avec prudence.

La Suisse est une de ces femmes. Elle est trop habituée à la louange et, comme l'Italie, elle est trop du monde, pour agréer l'éloge du dernier venu. Je ne m'y veux point risquer. Au reste, chacun sait qu'elle est belle. Mais moi je sais qu'elle est bonne et je lui dis : Merci !

L'homme qui est venu de l'enfer, du pays gris à l'odeur de tombeau, trempé de brumes et de fumées lourdes, l'homme qui portait sur ses épaules un froid de crypte et sur sa face morte le masque d'épouvante

qu'y avait mis le frisson de sentir les haleines glacées de tout un peuple sinistre lui souffler au visage, cet homme là ne peut oublier la grâce touchante de son accueil et l'ineestimable bienfait de sa protection. Il se recueille et la bénit avec toute la ferveur de sa gratitude.

Il est des bonheurs qui ne se chiffrent point. Pour nos cent sous la Suisse nous a donné des jours qui valent des millions.

Nous n'étions pas de chez elle et pourtant elle ne traitait pas en étrangers ces errants, chemineaux du désastre, venus chercher le repos, le calme et peut-être l'oubli. Elle leur a ouvert ses portes, elle leur a fait une place à ses foyers. Et les oiseaux de passage se sont nichés en la tiédeur quiète d'asiles enchantés. Oiseaux de passage ? Peut-être... Les mouettes du Léman étaient des oiseaux voyageurs, aussi, jadis...

Genève ! La gentille ville, paresseusement couchée à la pointe de son lac, comme une baigneuse assoupie. Qu'il y faisait bon ressuciter dans la cordialité franche d'une hospitalité généreuse, au milieu d'un peuple aimable à la bonne humeur nuancée de gravité avertie, parmi la propreté élégante de ces rues, nettes comme des allées de parc.

Du cloaque nous tombions au salon. Nous y fûmes à notre aise tant il est de ces choses qui ne s'en vont jamais complètement. C'est qu'aussi nous nous voyions chez nous ; nos âmes s'accordaient et nos pensées étaient sœurs. La sympathie !

Comment dire l'émoi ressenti aux premiers jours de liberté, cette sensation de délivrance encore incertaine qui s'affermir, se rassure et se confie. On renaissait. Oui, c'était bien une seconde naissance que ces nouveaux contacts avec la vie. Le cercle s'était ouvert, les barrières étaient tombées et nous restions éblouis devant la splendeur du réveil. Les choses reprenaient leur éclat, sortaient de leur gaine de tristesse. Les mille riens qui nous font savourer l'heure comme on déguste un fruit enchevêtraient leur papillotement lumineux. La dure écorce poussée autour du cœur s'écaillait et tombait; le sang battait plus vite et plus fort et l'esprit vibrail, allégé, détendu, revenu à l'élasticité d'autrefois.

Ah ! le trouble délicieux de cette reprise de soi ! les actes accomplis naguère et recommencés avec la timidité hésitante d'un début, la valeur d'inédit dont s'imprégnaient les gestes les plus simples, l'attrait exquis des premiers sourires aperçus....

Merci, ville, de nous avoir donné la douceur ardente de ce recommencement. Tu nous as rendu notre jeunesse défrisée et brillante et nous oublions qu'elle avait été gelée sous les frimas du Nord. Nous l'avons reprise avec délices, tel un complet d'été seyant et clair endossé après des années de haillons. Tu nous as donné le plaisir, ce plaisir d'être qui chauffe et dilate le cœur à la véhémence des flammes intimes.

Tu nous as fait retrouver dans l'étirement des jours cette mollesse, cette langueur d'abandon à la destinée

et aux joies périssables qui sont notre lot et donnent pourtant au prolongement de certaines minutes une saveur de suprême félicité, tu nous as appris à recommencer de vivre.

A la fin de mon séjour là-bas, par un soir de novembre tiède et calme, je descendais, venant de la Châtelaine, cette route sinueuse tracée entre des bosquets et des pelouses parmi l'un des plus beaux paysages d'Europe. En ma pensée, il y avait alors l'image d'une femme.

Le crépuscule tombait lentement comme si une main invisible eût fermé les rideaux du jour pour donner au paysage toute son intimité gracieuse. Une odeur chaude, âcre, pénétrante montait de l'herbe humide et de la terre moite. Des feuilles sèches amoncelées sur les bas-côtés du chemin alignaient leurs petits tas de choses mortes et des enfants jouaient à en remplir des paniers. ....Tout ce qui a été et tout ce qui sera, l'éternel recommencement....

Le visage du Temps est impassible et fermé mais derrière la paupière froide n'y a-t-il pas une lueur d'ironie ?

En quelques secondes d'une intensité inouïe je goûtai la douceur de l'instant, l'allégresse d'aimer, la joie de sentir encore cette plénitude alanguie de l'âme satisfaite et du corps heureux et aussi la volupté insigne qui s'attache aux bonheurs qui ne reviendront plus.

Et je compris que les chaînes étaient brisées, que

les années lourdes étaient finies et que j'étais remis dans la roue éternelle puisqu'au fond de moi la vieille chanson chantait encore une fois.

*Liège - Soltau - Genève*  
1914 - 1918.

**FIN.**

**TABLE**

---

<i>Préface</i> . . . . .	5
Au fort d'X . . . . .	8
La Plante . . . . .	47
L'Age de la Soupe . . . . .	49
L'Age du Colis . . . . .	77
L'Age de l'Outil . . . . .	147
Merci à la Suisse . . . . .	176

